

CHAPITRE 7

Le vieillissement intolérable : le corps défait

Le corps indésirable

Le vieillissement et les représentations sociales de la personne âgée sont de précieux révélateurs du statut moderne du corps qui permettent d'affiner les analyses précédentes.

La définition que donne Erving Goffman du stigmatisé pourrait s'appliquer à la personne âgée : « Un individu qui aurait pu aisément se faire admettre dans le cercle des rapports sociaux ordinaires possède une caractéristique telle qu'elle peut s'imposer à l'attention de ceux d'entre nous qui le rencontrent et nous détourner de lui, détruisant ainsi les droits qu'il a vis-à-vis de nous du fait de ses autres attributs. »¹ Dans la relégation sociale plus ou moins feutrée qui distingue la vieillesse et la met à l'égard de la sociabilité ordinaire, on discerne en effet le travail social d'une marque. La personne âgée porte parfois son corps à la manière d'un stigmaté dont la résonance est plus ou moins vive selon la classe sociale à laquelle elle appartient et selon la qualité d'accueil de l'entourage familial. Il y a une virtualité forte de stigmaté dans le vieillissement.

1. E. Goffman, *Stigmaté*, *op. cit.*

La vieillesse est ce « Continent gris »¹ cernant une population indécise, un peu lunaire, égarée dans l'époque. Le temps n'est plus à la mémoire ou à l'expérience. Il n'est pas davantage au corps abîmé. Le monde contemporain est voué au présent. L'histoire tend à devenir pour les jeunes générations leur histoire. La vieillesse glisse lentement hors du champ symbolique, elle déroge aux valeurs centrales de la modernité : la jeunesse, la séduction, la vitalité, le travail, la performance, la vitesse. Elle est à son corps défendant une incarnation du refoulé, comme le sont le « handicap », la maladie, l'approche de la mort ou la mort elle-même. Elle rappelle la précarité et la fragilité de la condition humaine. Rares sont aujourd'hui les hommes ou les femmes qui acceptent de se dire âgés et vivent leur vieillesse comme une phase plénière de leur existence. Une comédienne américaine formule tout haut le chuchotement intime qui taraude nos contemporains : « J'accepte d'être vieille, mais je ne supporte pas d'avoir l'air vieille. » Il faut aujourd'hui, sinon ne pas mourir, disparaître très vieux avec un visage d'éternelle jeunesse, même au prix de pénibles chirurgies esthétiques. Donner le change en arborant les signes de sa jeunesse intacte malgré les ans pour ne pas perdre symboliquement sa place dans le champ social². Image intolérable d'un vieillissement qui se saisit de toute chose dans une société qui a le culte de la jeunesse et ne sait plus symboliser le fait de vieillir ou de mourir.

Le travail du vieillissement est évocateur d'une mort faisant son chemin sans qu'il soit possible de l'endiguer.

1. *Communications*, n° 37, 1983, « Le Continent gris ».

2. Certes, dans nos sociétés, la vieillesse peut être heureuse et témoigner d'un rapport paisible à son visage et à son corps, mais nous avons cependant montré sur un corpus littéraire significatif que la dominante, même pour ceux qui assument leur vieillissement, est celle d'un sentiment de perte de son visage, une forme subtile de deuil qui aboutit à ne plus se sentir tout à fait soi, cf. D. Le Breton, *Des visages*, op. cit., p. 167 sq.

La personne âgée incarne les deux innommables de la modernité : le vieillissement et la mort. Ni la vieillesse ni la mort ne sont en effet des tabous, comme on le dit si souvent. Un tabou fait sens dans le tissu social, il renvoie à une frontière autour de laquelle se structure une identité commune. Ni la vieillesse ni la mort ne remplissent ce rôle, elles sont des anomalies et perturbent le tissu symbolique donnant sens et valeurs aux actions sociales : elles incarnent l'irréductible du corps.

Le vieillard est dans la perception commune, réduit à son seul corps, surtout dans les institutions. « Corps relégués, cachés, puis oubliés, les "petits vieux" de l'hospice étaient des corps vieux devenus inutiles qui avaient servi et qui ne pouvaient plus servir, des corps dont on ne savait que faire et qu'on mettait là en attendant qu'ils veuillent bien mourir. » Telles sont les premières phrases d'un article de R. Sebag-Lanoë, décrivant le choc ressenti à son entrée dans un service de long et moyen séjour. Dans la plupart des institutions l'épaisseur humaine, la singularité individuelle sont gommées sous le cliché du corps abîmé, du corps à alimenter, du corps à laver. Le vieillard n'est plus son histoire, il n'est plus sujet, il est un corps défait dont il faut entretenir l'hygiène et la survie. De même que le porteur d'un handicap, le vieillard est objet de son corps, et non plus sujet à part entière. Simone de Beauvoir fait dire au personnage central de *La femme rompue*, « je me suis résignée à mon corps ». Le vieillissement, en terme occidental, marque la réduction progressive au corps, une sorte d'asservissement à une dualité qui oppose le sujet à son corps et le rend sous la dépendance de ce dernier. La maladie, la douleur sont d'autres exemples, mais provisoires, de la dualité inhérente à la condition de l'homme, mais le vieillissement est ici associé à une dualité définitive. Dans la perception sociale, le vieillard se réduira toujours plus à son corps, qui le lâchera peu à peu, au point que Bichat a pu écrire : « Voyez l'homme qui s'éteint à la fin d'une longue vieillesse : il meurt en

détail, toutes ses fonctions extérieures finissent les unes après les autres, tous ses sens se ferment successivement : les causes ordinaires des sensations passent sur eux sans les affecter. »¹ La vieillesse traduit un moment où le refoulement du corps n'est plus possible, là où il s'expose au regard sous un jour défavorable.

Le vieillissement

Si autrefois les hommes vieillissaient avec le sentiment de suivre une marche naturelle qui les amenait à une reconnaissance sociale accrue, l'homme contemporain combat en permanence les traces de son âge et il appréhende de vieillir dans la crainte de perdre sa place dans le champ de communication et du travail². Simone de Beauvoir se rappelle le scandale suscité par-devers elle en écrivant à la fin de *L'ordre des choses* qu'elle arrivait au seuil de la vieillesse. L'affirmer pour elle-même revenait à briser un pacte de silence obligeant d'innombrables autres femmes à se situer. Elle nommait l'innommable.

Si l'existence est une histoire de peau³, la vieillesse l'est davantage encore en ce qu'elle dérobe peu à peu l'individu à ses anciennes apparences. Vieillir pour la plupart des Occidentaux c'est se livrer à un lent travail de deuil pour se dépouiller de l'essentiel de ce qui fut sa vie, désinvestir les actions autrefois appréciées, et admettre peu à peu comme légitime le fait de ne plus

1. X. Bichat, *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, Paris, Bresson, Gabon & Cie, 1802, p. 153.

2. L.-V. Thomas explique à l'inverse que les Africains aiment à se vieillir lorsqu'on leur demande leur âge. Pour une image différente de la vieillesse, ailleurs, voir L.-V. Thomas, « La vieillesse en Afrique noire » ; G. Condominas, « Aînés, anciens et ancêtres en Asie du Sud-Est » ; M. Finley, « Les personnes âgées dans l'Antiquité classique », in *Communications*, *op. cit.*

3. Cf. D. Le Breton, *La peau et la trace. Sur les blessures de soi*, Paris, Métailié, 2003.

posséder qu'un contrôle restreint sur son existence. Dépouillement qui pousse certaines personnes âgées en institution à collectionner des pierres ou des chiffons, à garder un réveil ou une photo, ayant seul survécu au naufrage, signes uniques d'une existence passée. Désinvestissement de soi aboutissant au rétrécissement du territoire, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un corps immobile et quasi inutile qui exige l'aide du soignant pour la satisfaction des besoins les plus élémentaires. Retrait progressif de sa présence au monde et repliement sur une sorte de territoire animal où le symbolique est résiduel, à moins qu'un soignant attentif s'attarde au chevet du vieillard et restitue un sens à son existence par une qualité de présence où la parole, le geste et l'écoute se mêlent.

Nombre de personnes meurent dans les premières semaines de leur entrée en institution, c'est-à-dire quand le dépouillement a atteint son comble et que le sujet est désormais réduit à son seul corps. Désinvestissement de soi et des activités inhérentes à la vie quotidienne considérée maintenant comme sans perspective. Si elles ne meurent pas elles intériorisent parfois une sorte de mort symbolique à travers une dépendance grandissante envers le personnel soignant, le repliement sur un soi toujours plus restreint et dévalorisé allant jusqu'à la grabatisation quand les activités du corps sont toutes déléguées au personnel soignant. Lorsqu'on a tout perdu, il reste la butée du corps, ou encore la démence : autre façon de ne plus être là¹.

Le dénigrement diffus qui marque le rapport à soi, et notamment au visage, lorsque la personne vieillit, traduit une perte de sacralité. À nos yeux rien ne change de notre visage, de notre corps, ou de la tonalité de notre relation au monde. Notre peau continue à nous coller à la peau d'un sentiment d'identité qui ne semble guère

1. Cf. J. Maisondieu, *Le crépuscule de la raison*, Paris, Bayard, 1989.

changer. Le temps s'écoule sans aspérité, sans contraste. Le vieillissement est un processus insensible, infiniment lent qui échappe à la conscience parce qu'en lui aucun contraste ne se fait jour. Nous allons vers la mort avec le sentiment que la jeunesse s'est prolongée en nous, et que les vieillards sont d'une autre planète. Le vieillissement est une abstraction. Aucune rupture ne s'y fait jour. Avec une lenteur infinie, la durée s'agrège sur le visage et les gestes, elle altère la peau, limite l'action, mais sans cassure, sans traumatisme. Comme la jeunesse, la vieillesse est d'abord un sentiment. Cheminement à pas d'homme, elle ne pèse jamais. Seule la dernière goutte fait déborder le vase. Longtemps dans l'existence les personnes âgées ce sont les autres. « La vieillesse, dit Simone de Beauvoir, est partiellement difficile à assumer parce que nous l'avions toujours considérée comme une espèce étrangère : moi, je suis devenue une autre, alors que je demeure moi-même. »¹

Le corps expose au travail de la durée et de la mort, mais l'image du corps se remodèle au fil de son avancée dans la vie, selon les circonstances traversées par l'individu. Elle se modifie doucement au fil du temps et remplit sa fonction anthropologique de balancier de l'identité personnelle. L'image du corps est une donnée imaginaire, une valeur qui résulte essentiellement de l'influence de l'environnement social et de l'histoire personnelle. C'est du regard de l'autre que naît la conscience de vieillir ou d'être devenue une personne âgée. Le sentiment de la vieillesse est le mélange indiscernable d'une appréciation sociale et culturelle et d'une conscience de soi. Il est nécessairement le fruit d'une relation à l'autre.

Nous nous étonnons de regarder des photographies qui datent de quelques années. Parce que l'écoulement du temps n'est jamais physiquement perceptible, il suggère un sentiment d'immobilité. Il faut un intervalle et un examen conscient pour repérer que le corps a changé.

1. S. de Beauvoir, *La vieillesse*, Paris, Gallimard, 1970, p. 301.

Le prince Salina du *Guépard*, à l'aube de sa mort, se souvient d'avoir toujours connu l'écoulement hors de lui du « fluide vital ». Il le compare à la fuite de « grains de sable serrés qui glissent un à un, sans hâte et sans relâche, par l'étroit orifice d'un sablier. Dans certains moments d'intense activité, de grande attention, ce sentiment de continuel abandon disparaissait, pour se représenter impassible à la moindre occasion, au moindre silence, à la moindre tentative d'introspection (...). C'était comme le battement d'une pendule qui s'impose quant tout ce tait ». Longtemps, Salina a éprouvé le flux de l'énergie vitale sans malaise. Ce n'était pas une hémorragie du temps, tout au plus la mince saignée d'un vaisseau sans importance. Mais il arrive un moment où un grain de sable enraye la transparence des choses.

Image du corps

L'image du corps traduit la représentation que le sujet se fait de son corps. La façon dont il lui apparaît plus ou moins consciemment à travers un contexte social et culturel particularisé par son histoire personnelle. Gisela Pankow à travers sa réflexion de clinicienne de la psychose distingue, deux axes dont l'entrelacs structure existentiellement l'image du corps. Cette dernière s'organise autour d'une *forme* : le sentiment de l'unité des différentes parties du corps, de leur saisie comme un tout, de leurs limites précises dans l'espace. Et d'un *contenu* : c'est-à-dire l'image de son corps comme un univers cohérent et familier où s'inscrivent des sensations prévisibles et reconnaissables¹. Mais il semble nécessaire d'ajouter à ce concept deux autres axes intimement liés : celui du *savoir*, c'est-à-dire l'idée, fût-elle rudimentaire, que l'acteur se fait de l'épaisseur invisible de son corps : de quoi il est constitué, comment s'agencent les organes

1. Cf. G. Pankow, *L'homme et sa psychose*, Paris, Aubier, 1969.

et les fonctions ? Ces trois axes accompagnent l'homme au long de son existence et se remodelent au fur et à mesure des événements. Ce sont des repères nécessaires qui donnent à l'homme le sentiment de son harmonie personnelle, de son unité. L'image du corps est une jauge à laquelle sont évaluées les actions accomplies ou à accomplir, une mesure familière de sa relation au monde. À ce niveau il n'y a en principe pas de conflit entre la réalité quotidienne et l'image que l'acteur se forme de son corps.

Il y a enfin, et en ce qui concerne la personne vieillissante (mais aussi le handicapé, le malade, etc.), cette composante est essentielle, la *valeur*, c'est-à-dire l'intériorisation du jugement social qui entoure ses attributs (beau/laid, jeune/vieux, grand/petit, maigre/gros, etc.). Selon son histoire personnelle et sa classe sociale, l'acteur fait sien un jugement qui marque alors de son empreinte l'image qu'il se fait de son corps et l'estime qu'il a de soi.

Ces quatre composantes sont sous la dépendance d'un contexte social, culturel, relationnel et personnel, sans lequel l'image du corps serait impensable, comme le serait l'identité du sujet. Cependant c'est le registre de la valeur qui représente ici le point de vue de l'Autre, et force le sujet à se voir sous un angle plus ou moins favorable. Or, la vieillesse est affectée d'un signe plutôt négatif. L'individu intériorise peu à peu le sentiment d'une dépréciation personnelle. À l'inverse, dans certaines sociétés humaines la dépendance à laquelle oblige la perte des fonctions corporelles est vécue comme le couronnement d'une vie accomplie. Les paroles propitiatoires dites au chevet de l'enfant baptisé en pays Sara au Sénégal le disent explicitement : « Qu'il vive longtemps, ait de l'intelligence, ait père et mère, ait plus de jours que les plus âgés du village, qu'il soit vieux au point que sa tête soit toute fleurie, au point qu'il ne puisse plus marcher » (cité par Louis-Vincent Thomas). Mais elle peut être vécue comme une déchéance selon la trajec-

toire personnelle de l'acteur, ses valeurs, la qualité de présence de l'entourage. Selon ces facteurs de modulation, la même situation de dépendance débouche sur des attitudes opposées.

Soulignons à cet égard le jugement social qui amène à l'impact plus nuancé du vieillissement chez l'homme que chez la femme. La femme âgée perd socialement une séduction qu'elle devait essentiellement à sa fraîcheur, à sa vitalité, à sa jeunesse. L'homme peut gagner avec le temps une force de séduction grandissante car on valorise chez lui l'énergie, l'expérience, la maturité. On parle de « séducteur aux tempes grises », de « beau vieillard », jamais ces qualificatifs ne sont associés à une femme. Une femme qui cherche à séduire un homme plus jeune s'attire un jugement sans complaisance. L'inverse est tout à fait admis, et témoigne de la « verdeur » de l'homme. Indépendamment de l'âge, une image sociale opposée de l'homme et de la femme fait du premier un sujet actif dont l'appréciation sociale repose moins sur une apparence que sur une certaine tonalité de son rapport au monde, et de la seconde un objet à ravir qui se dégrade au fil du temps, au contraire de l'homme, éternel séducteur en puissance

Le regard de l'autre

Le corps expose au travail de la durée et de la mort. Mais son image se modèle selon son avancée dans la vie, elle dispense d'une appréciation trop brutale du vieillissement. C'est l'autre surtout qui renvoie en miroir sous une forme dépréciée l'inscription de la sénescence. L'image du corps n'est pas une donnée objective, c'est une valeur qui résulte essentiellement de l'influence de l'environnement et de l'histoire personnelle du sujet. Il n'y a jamais d'appréciation brute des sensations issues du corps, mais déchiffrement sélection des stimuli et attribution d'un sens. L'identification d'un ressenti, la

tonalité positive ou négative qui lui est attribuée, traduisent une équation complexe entre les influences sociales et culturelles, l'expérience du sujet à la façon dont, enfant, il a été élevé, notamment dans ses relations avec sa mère. Ainsi le sentiment de la vieillesse est-il un mélange indiscernable de conscience de soi (à travers la conscience aiguë d'un corps qui change) et d'une appréciation sociale et culturelle. Le sentiment d'une ensomatose (chute dans le corps) n'est pas une donnée brute, c'est l'intériorisation d'un jugement qui déprécie la vieillesse, avant d'être un jugement personnel. Les choses du corps et celles du désir révèlent la marque du temps. La conscience du vieillissement se pressent lorsque le regard de l'autre cesse de se porter sur soi avec la suspension infime du désir.

C'est du regard de l'autre que naît le sentiment abstrait de vieillir. Des événements le reformulent à la conscience : des anniversaires, une séparation, la croissance des enfants, leur départ, l'arrivée des petits-enfants, la retraite, la disparition soudain plus fréquente de ses amis, etc. Le sens attribué à ces événements renvoie à une axiologie sociale et à une façon personnelle de s'en accommoder. Le sentiment de vieillir vient d'ailleurs, il est la marque en soi de l'intériorisation du regard de l'autre. Retrouver d'anciennes photos renvoyant à un visage qui n'est déjà plus tout à fait le sien, voir le visage transformé des autres après une longue absence, c'est connaître une confrontation intime du temps métabolisé. La vieillesse met longtemps à s'imposer à la conscience, sentiment venu du dehors et parfois précoce ou, à l'inverse, tardant infiniment, car elle est une mesure du goût de vivre. Elle ne commence pas à un âge précis, seul l'individu en est comptable. « C'est parce que l'âge n'est pas vécu sur le mode du pour-soi, parce que nous n'avons pas une expérience transparente comme celle du cogito, qu'il est possible de se déclarer vieux de bonne heure ou de se croire jeune jusqu'à la fin », écrit encore Simone de Beauvoir (p. 311). La vieillesse est un sentiment.

Le visage du vieillir

« La culture, dit Malraux, c'est l'ensemble des réponses que peut se donner un homme quand, dans son miroir, il aperçoit son visage de mort. » La déstructuration des systèmes symboliques et leur émiettement personnalisé, laisse aujourd'hui l'homme devant la nudité d'un visage qui l'effraie. Devant le vieillissement ou la mort il ne sait que répondre et son silence est hanté par la peur. Autrefois l'homme vieillissait et mourait parce que ces événements étaient dans l'ordre des choses, l'homme contemporain ne *veut* plus ni vieillir, ni mourir. Alors, comme le baron de Munchausen, il se tire par les cheveux pour sortir de son enlèvement. Dans nos sociétés où l'apparence jouit de la plus grande profondeur, le vieillissement est vécu à la manière d'un enlaidissement et d'une dépossession. Ses conséquences évoquent une forme à peine euphémisée de défiguration. Si tout homme porte en lui un visage de référence, le visage de la jeunesse et de la reconnaissance de soi par les autres, celui qui a connu et donné l'amour dans la jubilation, alors la vieillesse est le temps de la désagrégation de ce visage¹.

Chaque homme porte en lui un visage de référence à l'aune duquel il mesure son visage d'aujourd'hui. Un visage intérieur en décalage avec la réalité actuelle des traits. Le visage de référence appartient à la jeunesse. Et il poursuit une existence fantomatique dans la mémoire. Il marque l'impossible coïncidence à soi. La différence que mesure la nostalgie ressentie est celle laissée par le vieillissement comme si le visage d'aujourd'hui ne valait que dans le miroir de celui d'hier. Le vieillissement ressemble à un mal qui ronge le visage de référence (l'être tout entier aussi), le seul vrai, originel en quelque sorte, celui de la jeune maturité, celui qui a connu l'amour, l'éveil au monde, la facilité des contacts avec les autres.

1. D. Le Breton, *Des visages*, *op. cit.*, p. 174 sq.

Peu à peu les traits s'altèrent, les rides apparaissent et se creusent, les cheveux blanchissent ou tombent, le regard des autres glisse, toute séduction effacée ou présumée telle. Vieillir, c'est se retirer lentement de son visage. Et perdre peu à peu le bénéfice de l'attention des autres. Pour la première fois l'individu ne se reconnaît plus dans le miroir, il est devenu autre. Le prince Salina, vieilli, désabusé, abandonné déjà à l'attraction de la mort, se regarde dans un miroir avec une mélancolie née du manque de compassion de l'existence à l'égard de l'homme : « Pourquoi Dieu nous refuse-t-il de mourir avec notre véritable visage ? C'est la mesure commune, on meurt avec un masque. »¹ La vieillesse serait cette maladie lente qui emporte le visage de référence indissolublement lié au sentiment d'identité de l'individu. Il est frappant dans les cimetières de voir le décalage courant entre la photo qui orne la tombe, et l'âge du décès. La photo date souvent des années de maturité.

Mountolive a vécu une intense relation amoureuse avec Leila, alors mariée. Les circonstances les ont longtemps séparés. Après la mort de son mari, alors qu'elle le rejoint à Londres, Leila est atteinte d'une maladie qui abîme son visage. Elle remet son voyage. Les années passent. Après une vingtaine d'années sans s'être revus, les deux amants se retrouvent. Leila est dissimulée dans l'ombre de la calèche qui l'a amenée sur les lieux du rendez-vous. Déjà Mountolive ne reconnaît ni sa voix, ni ses mains. Les indicateurs les plus intimes de la singularité d'une personne sont en échec. « Il la reconnut très vaguement. Il vit une Égyptienne d'âge incertain, grasse, le visage tout grêlé des marques laissées par la petite vérole, les yeux grotesquement agrandis par des traits de crayon bleu (...). Et sa peau sombre, si cruellement courturée et boursouflée par la petite vérole, semblait aussi rêche qu'une peau d'éléphant. Il ne la reconnaissait pas

1. G. Tomasi de Lampedusa, *Le Guépard*, Paris, Le Livre de poche, p. 336 (trad. franç.).

du tout. »¹ Il découvre avec stupeur le vieillissement de Leila, et par un choc en retour il est contraint à un examen sans complaisance de ce qu'il est lui-même devenu. « Et si j'avais changé autant qu'elle, moi aussi ? (...). Il avait maintenant rejoint les rangs de ceux qui ont, de bonnes grâces, accepté les compromis avec la vie. Son manque d'efficacité, de virilité, devait certainement se lire sur son visage aux traits mous, comiquement affables ? Il la contemplait mélancoliquement, en se demandant sincèrement, pitoyablement, si elle l'avait reconnu » (p. 451-452). Ce ne sont plus les mêmes personnes qui se rencontrent, mais leurs fantômes. Devant ce visage effacé de la jeunesse et de l'amour, il ne reste que la pitié.

Quelque chose de sacré et d'intime se défait au fil du temps, et les efforts de la chirurgie esthétique ou la résistance intérieure, peinent à endiguer le processus qui rend l'homme étranger à lui-même. Dans l'imaginaire social de nos sociétés le visage est la jeunesse. Rares sont les hommes et les femmes qui se regardent les yeux grands ouverts devant le miroir ou les photographies et se reconnaissent sans regret, acceptant leur âge et l'inscription nette de la durée sur leurs traits. La relation intime au visage devient une forme subtile de *memento mori*. Dans certaines institutions accueillant les retraités ou les personnes en long séjour, la démission de l'identité propre se traduit par la négligence apportée à la toilette, à la présentation de soi. L'indifférence à son visage, à sa coiffure, est une étape symboliquement décisive de renoncement à soi et aux autres. Tout devient égal. L'ancienne sacralité du visage ne fait plus sens, elle est défaite, le visage est vide, nul ne se tourne vers lui avec affection.

L'absence de reconnaissance sociale dans ces établissements conduit à l'occultation du signe de l'apparte-

1. L. Durrell, *Mountolive*, Paris, Le Livre de poche, 1959, p. 449-450 (trad. franç.).

nance au groupe. Le visage se donne en creux, comme un lapsus. En miroir il retourne son indifférence au monde par son degré zéro de séduction et d'expressivité. Mais s'il s'arrête devant ce visage et le reconnaît dans sa pleine humanité le soignant renoue son appartenance au lien social. Il restitue la valeur intrinsèque de la personne, sa dimension sacrée. Pour déplier un visage renfermé, muet, un autre visage suffit.

Le personnel qui prend en charge la personne âgée dans un service de long ou moyen séjour accrédite le stigmaté ou, à l'inverse, le désamorce par son attitude chaleureuse. Il a le pouvoir de contribuer à une restauration du sens. Maintes actions sont possibles exigeant une inventivité du personnel¹ : restituer à la personne âgée son identité en la nommant, en cherchant à reconstruire le fil de sa vie ; favoriser le maintien des relations familiales ; aménager l'espace de l'institution sur un mode plus personnalisé en créant des lieux propices à l'échange ; promouvoir une politique du mouvement pour limiter l'alitement et la démission du corps ; prendre soin des vêtements et de la coiffure pour restaurer le narcissisme ; réintroduire le sentiment du plaisir dans la vie quotidienne ; favoriser le contact soignant-soigné dans les deux sens ; promouvoir des rencontres avec de jeunes scolaires en lien avec les programmes d'histoire ou de géographie ; entretenir une mémoire des relations sociales ; favoriser l'animation interne des lieux par l'invitation de musiciens, de comédiens, de clowns, etc.². D'où l'importance également dans les institutions des ateliers d'esthétique qui permettent aux personnes âgées de soigner leur visage, leur coiffure, leur apparence. Ou la valeur de ces mêmes gestes accomplis

1. Cf. R. Sebag-Lanoë, *Vivre, vieillir et le dire*, Paris, Desclée de Brouwer, 2001.

2. Je pense par exemple au merveilleux travail entrepris en ce sens auprès des personnes âgées ou des malades à Strasbourg et au-delà par le CFMI animé par Victor Flusser.

par une soignante, ou un membre de la famille, quand la personne est devenue trop dépendante. En agissant positivement sur le sentiment du visage, on favorise chez la personne âgée le retour à un narcissisme élémentaire dont elle s'était peu à peu détachée. On restaure la valeur de la relation à soi, on arrache la personne à l'indifférence où elle s'englissait.